

Être libre, est-ce n'obéir qu'à soi ?

A première vue, être libre, c'est obéir à soi-même. C'est être le maître de ses décisions sans obéissance à une quelconque contrainte extérieure. S'il y a une contrainte extérieure alors le sujet est soumis à autre chose que lui-même : il n'est donc pas libre. En cela, c'est seulement si j'obéis à moi-même que je suis un sujet de la liberté. Mais si être libre signifie seulement l'absence de règles, ne suis-je pas plutôt un sujet déréglé qu'un sujet de la liberté ? Par conséquent, être libre suppose une obéissance à des règles. Je suis plus libre, quand je respecte les règles que quand je ne les respecte pas. Par exemple dans l'écriture ou la lecture, je respecte les règles de la grammaire et de la syntaxe et c'est ce qui me permet de devenir un sujet du langage. Mais est-ce à dire pour autant que l'obéissance à des règles suffit à définir la liberté ? Ne faut-il pas encore que le sujet se reconnaisse dans les règles ou les lois auxquelles il obéit pour être un sujet de la liberté ?

I. La liberté définie comme obéissance à son seul moi, indépendamment des autres est seulement un préjugé et une illusion de liberté

A. La liberté comme obéissance aux seuls désirs individuels est en vérité une soumission à la tyrannie de son propre moi.

Dans le *Gorgias* de Platon, Calliclès affirme qu'une vie de plaisirs est une vie de désirs, qui n'est bornée par rien, qui est donc absolument libre de toutes contraintes. C'est l'illimitation des plaisirs qui constitue le bonheur suprême. Calliclès dit à Socrate : « la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau » Autrement dit, c'est seulement si le sujet n'obéit à rien d'autre qu'à la série de ses désirs qu'il accède au bonheur, comme le symbolise le remplissage permanent d'un tonneau. Pour le dire autrement, être libre pour Calliclès, c'est ne se soumettre à rien qu'au désir de l'instant et c'est se donner tous les moyens pour l'assouvir sans obstacle ni externe (l'autre), ni interne (sa raison). Pour Socrate, ce raisonnement est faux logiquement, car il promet ce qu'il ne peut pas tenir. En effet, si on affirme que le bonheur réside dans l'accumulation illimitée des biens, alors en toute rigueur il n'y a pas de plaisir possible puisque chaque plaisir est éprouvé seulement pour être aboli. En cela, le bonheur est seulement « un trou » qu'on ne peut pas remplir, c'est-à-dire un non-être. Socrate répond à Calliclès que l'homme heureux par conséquent c'est celui qui peut s'installer dans les biens qu'il atteint : « Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y verser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. » Socrate montre ici que la liberté définie comme obéissance à son seul désir court seulement après une image du bonheur car cette image est sans consistance ontologique, sans réalité, puisque ce qu'elle cherche en toute rigueur n'existe pas. Il n'y a pas de comblement possible dans l'illimité ou l'accumulation sans trêve. Pour Socrate, c'est donc l'inverse qui rend heureux, à savoir obéir à quelque chose de limité, qui rend possible de combler vraiment ce que le désir cherche. Seule la raison peut nous faire accéder à un tel plaisir, car ses objets, à savoir la possession de la vérité et des Idées, est pour toute la vie, au sens où l'on ne les perd pas quand on les atteint. En effet, quand j'accomplis ce que veut ma raison, je stabilise mon être puisque ma raison me sort de l'illimité qui me condamne au malheur et à la déception permanente. Je suis alors libéré du mauvais infini par la contemplation éternelle de l'intelligible par mon intelligence. Une idée mathématique ou philosophique ne change pas avec le temps. Obéir à sa raison, c'est donc se libérer de l'instabilité de la vie sensible et corporelle, souvent pleine de tracasseries et de tourments comme l'explique Platon dans le *Phédon*. Être libre, c'est contempler la vérité, laquelle pour Platon s'atteint par le dialogue philosophique qui libère des faux-savoirs et des opinions qui enchaînent.

B. La liberté, c'est la capacité à obéir à ce qui nous arrache à l'immédiateté du sensible comme le montre Platon mais cet arrachement n'est pas seulement permis par l'âme dans son travail dialectique, il est aussi l'œuvre de la discussion rationnelle entre les sujets.

Être libre, cela n'est donc jamais obéir à son seul moi le plus immédiat, celui qui ne veut que lui-même. Pour Aristote, celui qui n'obéit qu'à lui-même est l'homme le moins libre, car il est ignorant. C'est alors la discussion entre les sujets qui rend possible la liberté. Obéir aux autres, non pas comme des maîtres mais comme des alter ego nous rend plus libre, car la décision produite par la délibération collective est toujours plus riche et plus nourrie que la décision produite par mon seul moi. Pour Aristote, si l'être humain est naturellement politique, c'est-à-dire fait pour vivre avec les autres, il doit exercer cette communauté par l'activité de la délibération. En effet, s'il ne le fait pas alors il est seulement semblable à une bête ou à un dieu (*Les Politiques*, Livre I). Autrement dit, c'est dans et par sa participation à la cité qu'il accède à la place qui est la sienne, à savoir ni ignorant (comme la bête), ni omniscient (comme un dieu) mais celui qui a en charge, comme les autres citoyens, de trouver les meilleurs moyens, d'accomplir le bien. Dans la délibération, il augmente ses connaissances et sa compréhension des circonstances, il peut alors agir le mieux possible pour la communauté et, par conséquent, lui-même, car il n'existe pas en dehors de la communauté.

Transition : être libre, c'est accomplir la finalité qui est la nôtre, à savoir chercher la vérité et l'intelligence des choses pour Platon, dont notre âme est capable et accomplir le bien commun pour Aristote. En cela, obéir à ces deux finalités, c'est se libérer de ce qui nous enchaîne : aux désirs versatiles et multiples du corps et à l'ignorance des faux-savoirs. Le sujet en obéissant à sa raison (logos) définie comme faculté du vrai et du faux et comme faculté délibérative se libère de ses propres chaînes. On comprend alors que le devenir libre passe par l'obéissance à sa raison, laquelle, si en apparence restreint le sujet, lui offre, en vérité, le plaisir d'une vie tranquille et réglée.

II. Mais être libre, n'est-ce pas justement avoir la possibilité de ne pas obéir ? Or dans la pensée grecque, la fin est toujours déjà donnée par une nature ou un cosmos. En cela, le soi que nous avons trouvé dans notre première partie (accomplir le bien comme recherche de la vérité ou accomplir le bien de la cité) suppose l'inscription du soi, c'est-à-dire du sujet, dans une essence préétablie. En effet, pour Platon, c'est l'obéissance, au sens d'une soumission, à l'intelligible, à la raison, qui crée la liberté du sujet et pour Aristote c'est l'accomplissement de notre finalité naturelle comme réalisation du bien, qui est la liberté. Mais si être libre, c'est se soumettre à une ordre transcendant, n'avons-nous pas seulement une contradiction dans les termes ?

A. Être libre, c'est justement de pouvoir désobéir, c'est pouvoir remettre en question ce qui est tenu pour vrai, c'est s'arracher à un ordre dominant.

Pour Nietzsche, il faut oser remettre en question l'idée qui domine aussi bien chez Platon que dans les monothéismes, à savoir que la liberté passe par l'obéissance aux Idées qui sont tenues pour vraies. La justification de la supériorité de l'intelligible sur le sensible n'est en rien une démonstration logique, contrairement à ce que Platon affirme, elle est seulement une perspective sur l'existence humaine qui consiste à refuser la vie. En cela, chercher l'Idée rationnelle, sans le corps, est une fausse libération car en toute rigueur c'est courir après des idoles qui n'existent pas (*Le Crépuscule des Idoles*). En effet, les Idées font croire au sujet que sa vie est ailleurs que dans celle qui lui est pourtant offerte de vivre. C'est une pensée qui est faite pour condamner toute forme de transgression. Or c'est précisément l'acte de désobéir qui constitue la vie, laquelle est incorporation et déplacement permanents de ce qui est rencontré singulièrement. Obéir au règne des Idées ou à un Dieu tout puissant, c'est perdre sa vie à vouloir la maîtriser, c'est passer à côté de son vrai soi comme puissance de vivre. Vivre pour Nietzsche c'est refuser toute limitation a priori et toute autolimitation de soi par soi, comme ce qui se passe dans le ressentiment ou la culpabilité. Cela ne veut pas dire pour Nietzsche que le sujet n'est pas confronté à des douleurs ou des déceptions mais cela signifie qu'il peut les transformer pour les sublimer, les réinventer, devenir plus fort. En cela, le sujet est libre, car il transgresse ce qui limite, il est ce devenir même.

B. Être libre, c'est alors établir un écart avec ce qui est, c'est refuser de se soumettre à un ordre extérieur. C'est chercher en soi la possibilité d'une vie par soi, c'est-à-dire vécue par un sujet qui refuse de se décharger de sa possibilité la plus propre, à savoir sa liberté. Pour Heidegger, nous avons tendance à nier notre liberté en la soumettant à l'ordre externe qui nous précède, puisque nous sommes toujours jetés dans un monde qui nous précède. Faire cela, nous dépossède de la tâche à laquelle la liberté nous appelle, non pas comme accomplissement d'une essence, mais comme vie authentique, qui a à s'inventer, à parler et à penser par elle-même. La vie authentique se comprend pour Heidegger dans la comparaison avec l'artiste : créer au sens fort n'est pas une imitation mais une proposition d'une possibilité singulière d'être monde. Pour Heidegger, être libre, c'est alors fondamentalement désobéir au « on » défini comme norme ambiante qui condamne les sujets à se fuir eux-mêmes dans des discours tout faits, principalement à l'essence de la technique comme projet d'arraisonner le monde (§27 *Etre et temps*). Ainsi la frénésie technique révèle-t-elle notre propension à faire comme on fait, par exemple en dépendant de la technique moderne conçue et imposée comme le destin véritable de notre humanité. Le sujet est alors pris dans une conception qui l'empêche de se réaliser comme une autre façon d'habiter la terre et d'éclairer l'être. L'obéissance à l'essence de la technique annule notre liberté de la refuser. Autrement dit, être libre pour Heidegger, c'est s'arracher à ce qui est, c'est désobéir au « on » du monde.

Transition : être libre, c'est donc n'obéir qu'à soi au sens d'un soi qui ose s'arracher à ce qui impose une identité du dehors. C'est précisément dans la possibilité de la désobéissance qu'un sujet de la liberté surgit.

Transition : Mais comment alors envisager une telle liberté, si être libre c'est seulement s'arracher à un ordre commun ? Le soi de la désobéissance peut-il se réaliser ? Comment une telle liberté ne signifie-t-elle pas un refus et par conséquent un retrait du monde ?

III. La liberté est certes une obéissance à un soi mais qui est aussi un nous.

A. Être libre, cela n'est pas seulement s'opposer, c'est aussi accomplir sa nature propre dans un monde partagé. Pour Spinoza chaque nature singulière, chaque conatus, est toujours en rapport avec d'autres natures singulières. Ces rapports peuvent être non-libres ou libres. La pensée de Spinoza permet ainsi de distinguer différentes sortes d'obéissance. L'esclave n'est pas libre parce qu'il obéit à un autre que soi qui le dépossède de lui-même. L'esclave en effet est privé de sa nature propre, à savoir de persévérer dans son être car il devient la propriété du maître. « Si la fin de l'action n'est pas l'utilité de l'agent lui-même, mais de celui qui commande, alors l'agent est un esclave, inutile à lui-même » (*Traité théologico-politique*, chapitre 16) L'obéissance à l'autre est alors violente car elle est contre-nature, l'esclave devient inutile à lui-même. Être libre suppose en cela d'avoir le droit d'obéir à soi. Mais celui qui n'obéit qu'à ses seuls désirs, et donc qu'à lui-même, n'est pas non plus un sujet de la liberté, car il s'enchaîne au seul ordre de ses désirs. Or en n'obéissant qu'à ses désirs, il ne comprend pas que la liberté réelle est toujours relative à la liberté des autres. Du fait de son ignorance, il éprouve des passions tristes comme la haine et la jalousie, puisqu'il considère les autres comme des obstacles à sa liberté. En cela, la liberté cela n'est ni obéir à un autre, ni obéir à soi. Le sujet comprend alors qu'il est libre quand il se lie aux autres avec lesquels il vit, non par la force mais par la loi. Dans cette liaison par la loi commune, il découvre la vie rationnelle : se libérer de ses passions tristes et pouvoir rencontrer joyeusement les autres. En cela, « L'homme que conduit la raison est plus libre dans la cité où il vit selon la loi commune que dans la solitude où il n'obéit qu'à lui-même » (*Éthique IV Proposition 73*.) Obéir à la loi commune, c'est pouvoir être un soi qui n'est pas une opposition mais une position d'un sujet réel qui devient libre dans le contact avec les autres, à la condition que ce contact soit rationnel et non irrationnel comme celui entre le maître et l'esclave.

B. Être libre, cela n'est ni la soumission à un ordre externe, ni la seule désobéissance individuelle. Pour Arendt ce qui nous libère, c'est de participer à la vie politique, c'est-à-dire au nous. Dans la vie politique, je m'arrache à la seule vie individuelle privée pour m'affirmer comme un je public de

la pensée et de l'agir. Je prends alors part au débat certes en m'affirmant comme liberté individuelle mais à partir, et donc grâce aux idées des autres. En cela, j'obéis bien à moi-même mais à un moi lié à la pluralité que constitue les autres moi avec qui je suis en rapport dans l'espace public. On retrouve alors l'idée d'Aristote selon laquelle c'est seulement dans sa participation à la vie publique que le sujet exerce sa liberté mais on retrouve aussi l'idée de Nietzsche et Heidegger selon lequel être libre c'est inventer d'autres possibilités d'être un soi. Cependant ce soi, aussi bien pour Spinoza que pour Arendt, ne s'invente que dans la rencontre sensible et la confrontation vivante avec ses semblables. En cela, être libre cela n'est jamais seulement obéir qu'à soi contre un « on », c'est obéir aussi aux autres, à condition que ce qui est érigé en ordre commun soit toujours l'objet d'un débat pluriel et démocratique, d'un débat qui est sans cesse à faire.

Extrait du *Gorgias*

« Socrate

[...] Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y reverser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou celle de l'homme tempérant ? En te racontant cela, est-ce que je te convains d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée ? Est-ce que je ne te convains pas ?

Calliclès

Tu ne me convains pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau .

Socrate

Mais alors, si on verse beaucoup, il faut aussi qu'il y en ait beaucoup qui s'en aille, on doit donc avoir de bons gros trous, pour que tout puisse bien s'échapper !

Calliclès

Oui, parfaitement

Socrate

Tu parles de la vie d'un pluvier, qui mange et fiente en même temps ! -non ce n'est pas la vie d'un cadavre, même pas celle d'une pierre ! Mais dis-moi encore une chose : ce dont tu parles, c'est d'avoir faim et de manger quand on a faim, n'est-ce pas ?

Calliclès

Oui

Socrate

Et aussi d'avoir soif, et de boire quand on a soif

Calliclès

Oui, mais surtout ce dont je parle, c'est de vivre dans la jouissance, d'éprouver toutes les formes de désirs et de les assouvir-voilà, c'est cela la vie heureuse ! »

Platon, *Gorgias*, 493d-494b, GF Traduction Monique Canto

NOTE 1: Calliclès a fait observer préalablement que le type de " vie " que recommandait Socrate s'apparentait à celle d'un cadavre, ou d'un mort vivant (492 e).